

Québécois, encore un effort...

Robert Richard

Volume 50, numéro 1 (279), février 2008

Québécois, encore un effort...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, R. (2008). Québécois, encore un effort.... *Liberté*, 50(1), 16–30.

Québécois, encore un effort...

Robert Richard

Mais de quel effort s'agit-il au juste? Pour Lucien Bouchard, l'effort auquel les Québécois doivent consentir, c'est de faire des enfants. C'est bon pour l'économie, et ça rend lucide en plus. Jacques Godbout aurait lui aussi fait quelques bruits dans le même sens. « Des curés! » s'est-on tout de suite exclamé. Surtout ce Bouchard, avec ses afféteries sur la femme d'antan au cotillon d'acier. « Une forteresse », aurait-il fini par lâcher, l'œil embué. Le coup de pied de l'âne ne s'est pas fait attendre. On s'est vite chargé de rappeler à Bouchard et C^{ie} que, à notre époque laïque et bouffe-curé, eh bien, on fait des enfants, *si* on veut et *quand* on veut — *capisce?* Depuis la pilule, la décision de procréer ou pas, ça revient à des individus libres et autonomes — *re-capisce?* En ce sens, nous pouvons vouloir un enfant comme nous pouvons vouloir un téléviseur. Il n'en tient qu'à notre volonté — caprices ou coups de tête, si vous insistez. Bien sûr que la première des deux options en cause (enfant ou téléviseur) nous paraîtra autrement lourde de conséquences. Nous sommes peut-être des libertaires, mais pas des tarés pour autant. De sorte que, avant de faire du poupon, le bon démocrate que nous nous targuons d'être en discutera en long et en large avec son associé(e) en entreprise familiale. Ainsi vont les choses, aujourd'hui, dans ce meilleur des mondes québécois. Alors, non et non : plus question de se remettre en frais pour procréer avec une forteresse qu'on aura pris soin auparavant de recouvrir pudiquement d'un drap troué et hyposexualisant. *No way José!* Vous nous voyez, en ces temps éclairés, fabriquant ainsi de la marmaille au mètre, *pour* Dieu, *pour* l'État et *pour* l'économie? De grâce! Il existe des procédés bien plus sûrs si c'est la Bourse de Montréal que vous avez à cœur de relancer!

Mais bon, essayons tout de même de nous montrer beaux joueurs avec ces Bouchard qui encombrant nos vies — par exemple, en consacrant une petite minute de notre *time is money*

à tenter de voir ce qui peut bien chicoter notre Lucien national. Qu'est-ce qui le fait tant ruminer? Sur quoi cherche-t-il à mettre le doigt? Détrompez-vous, cela n'a rien à voir avec la question freudienne : d'où viennent les enfants? La question qui le travaille ne serait-elle pas plutôt celle-ci : pourquoi — oui, *pourquoi* — *fait-on des enfants*? Oh, je sais bien : ces questions sur le pourquoi des choses passent plutôt mal de nos jours. La téléologie a mauvaise presse dans ce monde de la fin de l'Histoire et de la fin de la Métaphysique. Cela étant dit et bien compris, bien assimilé, on en reste tout de même avec une sacrée colle : pourquoi *diable* fait-on des enfants? D'abord, tout le monde en convient : c'est chiant et ça vous salope votre liberté de grand adolescent perpétuel que vous comptez rester. Puis — version humanitaire appuyée de violons sanglotant —, par quel sale égoïsme en arrive-t-on à vouloir faire naître des enfants dans un monde devenu mortifère, faux, violent et ô combien inhumain? Voilà comment on justifie qu'on passe son tour — comme si le monde n'avait jamais été autre chose qu'une vallée de larmes! Pourtant, c'était tout simple, avant : tu te mariais et tu faisais des enfants! On n'avait pas à rendre tripes et boyaux pour trouver le pourquoi de ce qui, en ces temps de grande noirceur, allait de soi. Mais nous voici tous, aujourd'hui, sans foi ni loi et, de ce fait, fièrement autonomes quant à notre pouvoir chéri de décider. Or, le problème — car il y a problème —, c'est que, à ne faire des enfants que *si et quand* cela nous chante, eh bien, nous finissons tout simplement par ne plus en faire. Nous laissons ce boulot aux immigrants qui vous font ça à la tonne, pendant que nous, célibataires et couples célibataires (les *DINKS*, comme on les appelle aux U.S.A. : *Double Income No Kids*), nous nous amusons, nous consommons et nous brillons. Après nous le déluge. C'est pour cela qu'il peut arriver qu'un Lucien Bouchard, troublé mais tout de même méditatif, lance ce mot d'ordre à saveur bien vieillotte de procréer.

Avouons toutefois que Bouchard n'a pas aidé son cas avec ses histoires de bonnes femmes forteresses. Si bien qu'on l'imagine aisément de connivence, par exemple, avec un James Joyce qui fait dire à un de ses personnages, dans *Ulysses* : « Copulation

without population! No, say I¹.» Vous ne trouverez pas formule plus catho! Elle est pourtant de Joyce. La baise, si c'est uniquement pour le plaisir, oubliez ça — car la baise est pour la procréation, *dixit* Joyce! On imagine ce qu'un Michel Onfray, grand teenager devant l'Éternel, trouverait à redire à tout cela. L'hédoniste et libertaire en lui n'apprécierait guère qu'un foldingue rabat-joie, fût-il le grand *Mister* Joyce en personne, l'incite à briller par son abstinence.

Ce qui pourra toujours racheter notre James Joyce préféré est qu'il a calqué sa formule sur le célèbre cri ayant servi à embraser treize colonies d'Amérique au bord de leur crise d'indépendance : *No taxation without representation!* Et nous voilà, en un tour de main, grâce à Joyce, en plein carrefour, là où *procréation* et *politique* circulent, se croisent, s'entrecroisent, se conjuguent. Car, encore une fois, que veut Lucien Bouchard? Ce qu'il veut, ce n'est pas la revanche des berceaux, prise deux, c'est-à-dire que nous renouions avec nos anciennes habitudes de «faire nombre» et que «la recrue continuelle du genre humain²» se remette, comme à la belle époque, à faire tsunami en Terre Québec. Ce que notre Bouchard — plus joycéen que proustien, en cette matière — veut sauver, ce n'est rien de moins que la démocratie ou, si vous voulez, la liberté, concept politique par excellence. Or... pour mener à bien une telle opération de sauvetage, *il faut faire des enfants*. C'est ce qu'a compris Lucien Bouchard.

Contenu de vérité

Impossible de ne pas éprouver une certaine anxiété, une certaine appréhension, quand on s'apprête à aborder des questions que

1. James Joyce, *Ulysses*, Londres, Penguin Books, 1986 [1922], p. 345. Quelques pages plus tôt (p. 319), Stephen Dedalus était allé déjà plus loin, en faisant un discours contre l'usage de la contraception — contre le port du condom, si l'on veut : «What of those Godpossibled souls that we nightly impossibilise, which is the sin against the Holy Ghost, Very God, Lord and Giver of Life? [...] nature has other ends than we.»
2. Jacques-Bénigne Bossuet, *Sermons*, Paris, Gallimard, coll. «Folio/classique», 2001 [1662], p. 152. À la même page, on peut lire ceci : «[...] on ne m'a envoyé que pour faire nombre [...]». C'est tout de même un Bossuet aux accents libertins que l'on découvre.

le Québec moderne trouve inconvenantes — des questions que le Québec d'aujourd'hui croit avoir déjà classées, vidées, une fois pour toutes. N'en déplaise, fonçons! En deux mots, il s'agit d'aborder la question de la fonction paternelle comme (seul) moyen de gérer l'après-Métaphysique. Dès qu'on s'avise de parler de fonction paternelle, au Québec, ça voit rouge. Effectivement, pourquoi réfléchir quand on peut se contenter de gueuler : « À bas le patriarcat! À bas la Métaphysique! » comme si ces deux fripes avaient été filées d'un même mauvais coton? Et si la question du père était le moyen par excellence de rembarrier la Métaphysique, c'est-à-dire d'envoyer promener l'esprit communautariste, avec sa quincaillerie, son bidouillage d'accommodements plus rasants que raisonnables? Le père ou plutôt la loi du père (il y a tout de même une différence) est l'antidote à la Métaphysique, c'est ce que Bouchard a vu — mais pas nous, qui n'avons à peu près rien compris à ces choses.

À tuer Dieu, comme on l'a fait au Québec, avec un peu plus de 75 ans de retard sur Nietzsche, nous avons encouru le coup du lapin comme société. C'est-à-dire que nous avons fini par en perdre des bouts — des sacrés bouts. L'arrogance des modernes en nous a fait le reste. Comment pouvait-il en être autrement quand, en moins d'un clin d'œil, nous nous sommes trouvés à passer de la société relativement bondieusarde que nous formions à la société intégralement laïque que nous sommes devenus. À nous débarrasser si vite de Dieu — et c'est un athée qui vous le dit —, nous nous sommes coupés d'un certain « contenu de vérité³ » que la trame judéo-chrétienne avait pourtant eu le mérite de faire séjourner parmi nous. Séjour qui était finalement le séjour du clandestin. Car, si l'Église a pu nous inciter à faire des enfants, elle restait plutôt coite sur le « pourquoi » de l'affaire. De sorte qu'il nous incombe, à nous, les hyperboréens⁴,

3. L'expression est de Theodor W. Adorno.

4. Les hyperboréens sont ceux qui vivent « au-dessus du misérable bavardage contemporain de politique et d'égoïsmes nationaux » (Friedrich Nietzsche, *L'antéchrist*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1974, p. 9). Puis, Nietzsche cite ce que Pindare aurait dit de ces êtres vivant à l'écart : « Ni par mer, ni par terre, tu ne trouveras la route qui mène chez les Hyperboréens. » (*Ibid.*, p. 11.)

d'accomplir ce travail d'explicitation. Vaste programme, direz-vous ! Qu'à cela ne tienne, procédons, l'avertissement d'usage n'étant peut-être pas de trop : « Ce qui suit comporte des scènes de violence et de nudité. »

Contre le bonheur des débiles

Cela commence avec un homme qui, comme un violeur, vient prendre, sous le couvert de la nuit, une femme qu'il emmène avec lui, l'arrachant ainsi à sa famille. Rapt, que cela s'appelle. Elle était pourtant bien dans sa famille, bien dans sa communauté, et voilà que ce sale ravisseur vient casser l'intégrité de cette communauté qu'il laisse rudement éprouvée, écorchée, derrière lui. Puis, comme cela peut arriver, cette femme qu'il a enlevée lui fera un fils, qui, un jour, agira comme son casseur de père, c'est-à-dire que fiston, devenu un superbe Jules, ira, lui aussi de nuit, perturber une communauté quelque part tout au loin, pour y enlever une femme, sans égard et sans formalité.

Que faut-il retenir de cet incipit (car notre petit récit ne fait que commencer) ? Que, *primo*, la loi du père n'a rien à voir avec le fait d'exercer une volonté de surplomb sur qui ou sur quoi que ce soit — femme, famille ou communauté —, la loi du père étant plutôt ce qui coupe court à toute velléité de surplomb. Si bien que cette loi du père serait en réalité une *loi hors-la-loi*, qui incite à interrompre, à troubler, à brouiller, à dérégler, à dévoyer. Et qu'est-ce qui aurait été ainsi dérégulé, troublé, sinon le « bonheur des débiles⁵ » qui avait régné jusque-là sur cette communauté — et dont la femme aurait (enfin) été libérée par son kidnappeur ?

Vous me demandez ce qu'il en aurait été si le couple de départ avait fait une fille au lieu d'un fils ? C'est tout simple, il se serait produit ce qui doit se produire : la belle petite famille/communauté que formait ce couple aurait été perturbée, un jour, tout soudainement, par un jouvenceau, venu de Dieu sait où, et qui, au nom de son père à lui, aurait pris cette jouvencelle, sans grand ménagement. Et hop, dans les gencives pour la famille du début !

5. « Nous avions soif d'éclairs et d'actions d'éclat, nous nous tenions le plus loin possible du bonheur des débiles, de la "soumission". » (*Ibid.*, p. 12.)

La loi du père est une loi paradoxale en ce sens qu'elle est au départ d'une lignée concassée, faite de ruptures et de déviations — comme s'il s'agissait à tout prix d'éviter le caillage, la coagulation des communautés.

Mais voilà que, déjà, de grands Métaphysiciens et de grandes Métaphysiciennes se hissent sur des échasses de bois creux et poussent de terribles cris d'orfraie : « Pourquoi prenez-vous tant de plaisir à parler de rapt et de viol de femmes ? Avec vous, c'est un bond de cent ans en arrière que fait le droit des femmes ! » À quoi je réponds (la rituelle passe d'armes étant engagée) : votre Métaphysique⁶ ne vous sert qu'à mêler les torchons avec les serviettes. Ce que vous, Métaphysiciens et Métaphysiciennes, ne pouvez ni ne voulez savoir, c'est que la femme, apparemment si malmenée dans mon récit, *accepte* — et de son plein gré ! — de quitter sa famille avec cet homme, brûleur de caillots. Elle est pleinement complice de ce hors-la-loi. Ou pour mieux exprimer tout cela : elle *et* lui sont *égaux*, ils sont de mèche, ils sont comme larrons en foire, dans un complot dont le but est d'accomplir pleinement la *loi hors-la-loi* du père. Il n'y aurait finalement homme et femme qu'en fonction de cette loi. Le reste, c'est de la branlette.

Si je me *plais* (comme vous le prétendez) à utiliser des mots comme « viol », « enlèvement », « rapt », etc., c'est parce que ces mots expriment comment la loi du père est perçue *par* la communauté dont est issue la femme que notre Julot est venu ravir... « Mais pourquoi toute cette provocation ? Vous compliquez inutilement les choses ! répliquent les Métaphysiciens. Dans la vraie vie, cela ne se passe aucunement comme vous le dites. Une famille va plutôt faire la noce, parfois pendant des jours, pour célébrer, jusqu'à plus ivre, l'union de sa fille et de cet homme qui est non pas un quelconque primate déchaîné, mais le futur gendre bien-aimé ! Vous ne voyez pas que, *tout le monde, il est heureux*, dans cette marmite ? » Ce qui m'oblige à dégainer de

6. J'utilise le mot « Métaphysique » pour désigner la tentative de conserver intact le Sens que des idéologues auraient attribué à telle ou telle entité, que celle-ci soit de nature sociale ou autre. Si bien que le mot « idéologie » pourrait lui servir de synonyme, ici.

nouveau : voyez ce qu'il en a été aux États-Unis, et peut-être ce qu'il en est encore *parfois* aujourd'hui, quand un Noir veut épouser une jolie jeune femme de bonne famille *White Anglo-Saxon Protestant*. Le fameux film *Guess Who's Coming to Dinner* tournait justement autour de cette question⁷. Puis, faut-il vraiment évoquer, ici, le fantasme — mais c'est trop grotesque — autour de la très *British* Lady Di, assassinée, a-t-on voulu faire croire, parce que foutue enceinte par un Arabe, Dodi al-Fayed? Lancée par le père de Dodi, cette fabulation saugrenue a tout de même eu droit à ses 15 minutes réglementaires de célébrité, preuve que, toute fabulation qu'elle ait pu être, elle n'en disait pas moins un petit bout de vérité sale et désobligeante sur la friilosité des tribus monarchiques d'Europe.

Ce que je fais ici, c'est de lever le couvercle de la marmite où bout à gros bouillons l'interdit de l'inceste. Normalement, on nous présente ce tabou sous une forme aseptisée, c'est-à-dire *dépulsionnalisée*, comme dans ces gros tomes d'anthropologie, regorgeant de schémas assommants et anesthésiants. Il s'agit ici de montrer que, au contraire, ça *travaille*, dans cette damnée marmite, et que ce *travail* à forte valeur (politique) ajoutée n'a absolument rien de policé.

Sans doute voulez-vous savoir pourquoi je ne dis pas les choses telles que vues et vécues *par* ces hors-la-loi que sont l'homme et la femme ayant convolé ensemble. Pourquoi s'en tenir, comme je l'ai fait jusqu'ici, à l'histoire telle qu'encaissée en plein lifting *par* la communauté, *par* la tribu? La raison en est simple : les mots de la tribu (qui sont en fait les mots de la Métaphysique) n'y arrivent jamais. Ils ne sont pas à la hauteur. Il y a toutefois une exception, et cette exception s'appelle « littérature », du moins quand la littérature n'utilise et n'abuse ni de mots ni de procédés métaphysiques. Autrement dit, les mots du dictionnaire étant tout ce que nous avons, il y a « littérature » quand les mots de la tribu sont investis, habités, possédés, dévoyés ou,

7. Ce film de 1967 met en scène un Noir, interprété par Sidney Poitier, qui veut épouser la fille d'un couple de la moyenne ou haute bourgeoisie californienne, joué par Spencer Tracy et Katharine Hepburn. Le monologue de la fin, rendu par Spencer Tracy, est un des grands moments de l'histoire du cinéma américain.

si vous voulez, *détournés* par une puissante charge d'ironie. À ce compte, ne mériteraient pas l'appellation « littérature » les romans au demeurant fort métaphysiques d'une Marie Laberge, dont les personnages sont tout au plus des « marionnettes » affublées de « passions d'autrefois comme de parures à bon marché⁸ ». Mais il en va de tout autre chose quand il s'agit d'œuvres comme *Ulysses* de James Joyce, *Neige noire* d'Hubert Aquin, *Français, encore un effort si vous voulez être Républicains* de Sade, qui sont des œuvres pénétrées — pétries — d'ironie. Bien sûr que pour l'opinion, pour la *doxa*, ces Sade⁹, Joyce et autres Aquin sont tous pourris de misogynie jusqu'au trognon. C'est pourtant par ces œuvres que le scandale arrive. Mais voilà, on ne demandera pas à une communauté — tout caillot ou coagulum qu'elle se veuille — de comprendre un type d'ironie qui n'est pas uniquement rhétorique (il ne suffit pas seulement d'inverser le sens des mots pour s'en sortir), mais qui est radicale, c'est-à-dire généralisée.

L'ironie généralisée

L'ironie, c'est le cas de dire *blanc* pour faire entendre *noir*. Or, seul un sujet, un sujet humain — et non une machine —, est en mesure de décoder l'ironie. Si je dis : « Paris Hilton est une grande intellectuelle », vous, parce que vous êtes un sujet et non une machine, allez bien décoder que « Paris Hilton est plutôt vide et bêtasse ». Ainsi retombiez-vous sur vos pieds, c'est-à-dire que vous avez su capter le vrai sens de mon message. Supposons maintenant une ironie qui serait sans limites, c'est-à-dire qui serait *généralisée*. Dans ce cas, le processus de décodage n'aurait plus de fin. L'enracinement ou l'arrêt dans un référent ultime et fixe (le peu de tonus intellectuel de Paris Hilton) ne serait plus

8. Theodor W. Adorno, *Mina Moralia*, Paris, Payot, 1980 [1951], p. 9. Bien sûr qu'Adorno ne parle pas de Marie Laberge, qu'il ne pouvait pas avoir lue. Mais ses analyses portant sur l'art issu de la *Kulturindustrie* seraient tout à fait pertinentes dans le cas de ces romans qui ne sont rien de plus que du téléroman imprimé.

9. J'ai montré ailleurs que l'œuvre de Sade se situe dans le droit chemin tracé par le motif chrétien de l'Annonciation. Voir *L'émotion européenne*, Montréal, Varia, 2004, p. 105-159 et 203-206.

une éventualité. Le défi est donc d'imaginer un type d'ironie caractérisé par une absence absolue de points de référence — si bien qu'on se trouve pour ainsi dire *obligé* (c'est la loi) de se mouvoir sans fin dans ce que Pascal aurait pu appeler le silence infini des espaces référentiels. Ce type d'ironie (généralisée) serait le socle fuyant — l'abîme — de la loi sans loi du père, et le socle fuyant — l'abîme — de la littérature. Enfin, c'est elle (l'ironie généralisée) qui serait constitutive de la subjectivité politique (ladite subjectivité étant ce qui fait qu'un sujet politique peut vouloir vivre, pour ainsi dire, *dans sa chair* le refus de s'aligner sur une prétendue « nature » objectivante quelle qu'elle soit).

Suis-je en train de faire du coq à l'âne? Comment se fait-il que je sois passé d'une réflexion sur la *loi hors-la-loi* du père à des questions portant sur la littérature et l'ironie généralisée? Ai-je perdu le nord? Me suis-je éloigné de mon sujet? Nullement. Si j'ai voulu élargir le champ de captation pour inclure la question du littéraire, c'était pour suggérer que l'ignorance que le Québec entretient sur la *loi hors-la-loi* du père est identique à l'ignorance que ce même Québec promeut sur la littérature¹⁰, ces deux types d'ignorances pris ensemble constituant une manière d'incompétence de fond que le Québec cultive, j'oserais dire *savamment*, autour de la question du politique. Pour ce qui est du nerf du politique, de sa respiration fondamentale, et de ce que le politique porte et transporte en lui d'ironie généralisée, il y a — ai-je besoin de le dire? — comme un blanc à peu près total au Québec.

Voilà pour les trois temps de l'ironie généralisée : comme carburant de la *loi hors-la-loi* du père, comme carburant de la littérature (la *vraie*), et finalement comme carburant du politique... L'ironie généralisée fait que nous ne retombons jamais sur nos deux pieds : la lignée reste à jamais concassée et le Sens à jamais morcelé. Au terme des certitudes sensibles, sur le versant de leur déclin accéléré, s'inscrit ce Mal qui est peut-être notre seul Bien

10. Rejouons l'exemple : sur les ondes de la radio d'État, on se permet d'éructer sans la moindre gêne que *Prochain épisode* d'Hubert Aquin est une œuvre « incompréhensible » et « dangereuse » (voir *Le combat des livres*, édition 2006, à la radio de Radio-Canada). Voilà, pour moi, la preuve irréfutable que notre capacité à comprendre la chose littéraire a pris, collectivement, au Québec, une moyenne débarque!

à tous : l'abîme. Les circonstances individuelles que nous sommes n'auraient pas d'autre destin. Car, ici, la fin du monde (la fin de la Métaphysique) est l'état permanent du monde.

Liberté et démocratie

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire à Bouchard et à la procréation comme élément moteur de la démocratie. Pourquoi faisons-nous des enfants ? Pour qu'il y ait démocratie. C'est ce que nous avons suggéré, au départ, comme étant le véritable « contenu de vérité », caché derrière l'injonction de procréer lancée par Lucien Bouchard. Il ne nous reste plus qu'à en boucler la démonstration.

Pour ce faire, nous allons reprendre notre petit récit de tout à l'heure, pour parler plus spécifiquement de l'enfant, issu de l'union homme/femme. C'est lui, cet enfant, qui incarne l'accomplissement ou l'aboutissement ultime et final de la *loi hors-la-loi* du père. Étant né d'une union scellée par une loi qui n'a strictement rien à cirer de la loi des hommes, rien à foutre de la loi de la Métaphysique et de ses Métaphysiciens idéologues, cet enfant sera, d'entrée de jeu, *libre*. Libre par rapport aux lois de ce monde (c'est ce que je viens de dire), libre par rapport à la *hic et nunc*, c'est-à-dire par rapport à l'état actuel, l'état présent — que l'on prétend être *naturel* et de ce fait *intouchable* — des choses¹¹. L'enfant dont il est question ici est la *liberté faite chair*. Il n'est en rien redevable au monde des hommes. Jamais ne le verra-t-on céder, s'incliner devant le « *toé, tais-toé !* » d'un quelconque Maurice Duplessis ou autre Métaphysicien.

La *loi hors-la-loi* du père serait donc, à la fin, une « loi de liberté ». C'est ainsi d'ailleurs que l'a qualifiée Guillaume d'Occam dans son *Court traité du pouvoir tyrannique* de 1335. Et s'il s'agit, pour Occam, d'une loi de liberté, ce n'est pas dans le

11. Il y a un devoir, pourrait-on dire, de se révolter contre ce qu'on cherche à tout prix à nous faire accepter comme étant normal ou naturel (et donc comme ne devant pas faire l'objet de critiques) dans la Cité. Philippe Nemo l'exprime fort bien, dans son bel ouvrage *Qu'est-ce que l'Occident ?*, lorsqu'il nous parle de ce que nous devons à l'éthique et à l'eschatologie bibliques : « Le "bien-vivre" ne consiste plus, comme chez Aristote, à être inscrit organiquement dans une Cité juste. Au contraire, se contenter de l'existant et s'y inscrire est le mal même. » (Philippe Nemo, *Qu'est-ce que l'Occident ?*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004, p. 42.)

sens qu'elle serait « omni-permissive » (nous permettant de faire tout ce qu'il nous plaît). C'est plutôt que cette loi a le pouvoir de nous libérer de l'esprit grégaire — toujours faussement grégaire —, ce qui revient, finalement, à nous libérer des *passions et vanités* de ce monde.

À la question thème qui nous a servi de fil conducteur — pourquoi fait-on des enfants? —, on peut maintenant répondre : pour qu'il y ait des sujets politiques libres. Ce qui veut dire des sujets capables de penser par eux-mêmes (suivant la fameuse devise kantienne : *sapere aude*¹²). On pourrait aller jusqu'à envisager qu'il puisse y avoir une *obligation* à faire des enfants. Si on veut que la *loi hors-la-loi* s'incarne ici, en ce bas monde, il *faut* faire des enfants.

Mais holà, stop! D'où vient cette obligation? A-t-on tiré un nouveau Métaphysicien du chapeau pour remplacer ceux qu'on vient de foutre à la poubelle? Après tout, Dieu est mort, ce qui veut dire : finies les instances se croyant autorisées à distribuer des « il faut » à tous venants de par le monde! On n'a pas mis fin aux métarécits pour rien. Si bien que, par exemple, un couple ne saurait être forcé de baisser *pour* qu'il y ait démocratie. D'ailleurs, il me semblerait triste qu'un couple puisse baisser *pour* ceci ou *pour* cela — même *pour* faire des enfants! On imagine mal un homme (ou une femme) susurrer : « Chéri(e), faisons un sujet politique libre, ce soir. » Plus débandant que ça, tu meures!

C'est donc avec beaucoup de prévention qu'il nous faut manier cette question du *pourquoi* des enfants. Par exemple, en s'habituant à formuler la chose en rase-mottes : *quand on fait des enfants, on « fait » de la démocratie*. C'est-à-dire qu'on « produit », on « crée », on « fabrique » de la liberté — cela devant être entendu dans un sens qui n'a rien à voir avec un *plus* de permissivité.

Toutefois, qu'il n'y ait aucune obligation ne veut pas dire qu'il n'y a pas de conséquences à ne pas faire d'enfants. Personne ne peut nous obliger à faire des enfants, mais, à ne pas en faire,

12. Il s'agit de la consigne des Lumières telle qu'énoncée par Kant et que le philosophe de Königsberg traduit ainsi : « Aie le courage de te servir de ton *propre* entendement! » Voir Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières?*, Paris, Hatier, 1999 [1784], p. 4.

nous risquons de nous retrouver en *déficit* de démocratie et de liberté.

Il y a chez Kant un raisonnement quelque peu semblable. Ainsi Kant va-t-il nier, au détour d'un paragraphe, qu'il y ait obligation à penser par soi-même : « Dans ce qu'il incombe de savoir, un homme peut bien [...] ajourner l'accession aux Lumières. » Serait-il donc permis à un homme de reporter *sine die* la pratique du *sapere aude* des Lumières ? Après tout, penser par soi-même, c'est tout de même assez casse-pieds. Kant répond : « [Y] renoncer pour lui-même, ou, pire, pour la postérité, cela s'appelle violer les droits sacrés de l'humanité et les fouler aux pieds¹³. » Autrement dit, Kant met l'accent sur les conséquences.

Dans les termes de notre débat, cela revient à dire que, si nous voulons qu'il y ait démocratie et liberté, il faut faire des enfants. Il est entendu que rien ne nous oblige à être libres ni à vouloir qu'il y ait démocratie.

Étienne de La Boétie

Voilà ce qu'il en est de l'obligation ou non de faire des enfants. Il n'en reste pas moins l'essentiel, à savoir que l'enfant issu de l'union homme/femme — et par conséquent issu d'une *loi hors-la-loi* — est un être *affranchi*. On ne le conçoit donc pas, cheminant péniblement, chaîne et boulet au pied, forçat parmi les forçats, à l'image de cette « chaîne ininterrompue » ou cascade de pouvoirs tyranniques que décrit, avec une lucidité étonnante, le jeune Étienne de La Boétie (cet ami de Montaigne n'a que 16 ou tout au plus 18 ans quand il écrit son magnifique *Discours de la servitude volontaire*) :

Ce ne sont pas [...] les compagnies de fantassins, ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais toujours (on aura peine à le croire d'abord, quoique ce soit l'exacte vérité) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui soumettent tout le pays. Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran [...]. Ces six en ont sous eux six cents, qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran. Ces

13. *Ibid.*, p. 11.

six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité [...]. Grande est la série de ceux qui les suivent. Et qui voudra en dévider le fil verra que, non pas six mille, mais cent mille et des millions tiennent au tyran par cette chaîne ininterrompue qui les soude et les attache à lui [...]. C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres¹⁴.

À lire cet extrait de La Boétie, où les six deviennent six cents qui deviennent six mille, et ainsi de suite en cascade, et où les hommes s'asservissent les uns *par* les autres, l'image qui finit par s'imposer, c'est celle du coagulum de tout à l'heure. C'est-à-dire l'image d'une société figée autour d'un *consensus* (Métaphysique) qui donne l'apparence d'être tout ce qu'il y a de plus normal, de plus naturel, mais qui, en réalité, a quelque chose d'implacable et de bêtement mensonger. Ce ne serait donc pas vraiment le tyran, ce n'est pas Dieu, ce n'est pas le Roi, ni le Président qui nous asservit — ni finalement le « père » de nos fantasmes de modernes antipatriarcat¹⁵. L'asservissement est plutôt, hélas, une œuvre collective à laquelle *tous* participent de plein gré. Cela exige une collaboration étroite — exemplaire, si vous voulez, mais qui est au fond assez indigne. Or... l'issue ou disons la porte de sortie se trouverait (c'est ce dont il a été question tout au long du présent article) pointée par la *loi hors-la-loi* du père, c'est-à-dire par l'abîme de l'ironie généralisée dont est porteuse cette *loi hors-la-loi*. Si je parle de « l'abîme » de l'ironie généralisée, c'est pour dire la volonté qu'il y aurait de ruiner le Sens métaphysique que les hommes prêtent ou veulent prêter au monde des hommes. On pourrait donc formuler le propos que je tiens de la façon suivante : *Pourquoi fait-on des enfants ? Pour qu'il n'y ait rien, pour qu'il n'y ait que de l'abîme, et pas de Sens surplombant.*

14. Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Mille et une nuits, 1995 [circa 1546-1548, pour la rédaction], p. 38-40.

15. Il existe un patriarcat qu'on doit mettre en accusation, et en cela les féministes ont raison. Le patriarcat coupable serait celui où le père se prend pour le Père, c'est-à-dire où un homme se prend pour la source ou l'origine de la Loi, au lieu d'être plus humblement au service de la *loi hors-la-loi* du père. Il n'est pas rare de voir que, dans un couple, c'est la femme qui rappelle à « son » homme le devoir qu'il a — enfin qu'ils ont tous deux — de se mettre au service de cette *loi hors-la-loi*.

Les fins finauds Métaphysiciens de tout à l'heure me répondront que tout cela est bien beau, mais qu'on connaît beaucoup de pères de famille qui sont compromis jusqu'à la garde dans cette immense cascade de pouvoirs, décrite par La Boétie. Puis, pour ce qui est de ces poupons que je qualifie de « liberté faite chair », eh bien, disent ces mêmes fins finauds, on s'en reparlera quand, devenus des ados, ils auront le cellulaire et l'*iPod* solidement greffés au crâne. Le poupon-*cum*-liberté-faite-chair se sera mué, transfiguré, en fier abonné de la *Kulturindustrie* dont Adorno et Horkheimer ont su nous décrire les dégâts.

Eh oui, voilà comment il est facile et bien commode de banaliser le débat, en ramenant tout aux platitudes de l'empirie¹⁶, c'est-à-dire où l'on se plaît à pointer, anecdotes en main, le comportement de tel ou tel père, au lieu de discuter de la *loi hors-la-loi* du père. Cela dit, je dois tout de même l'avouer : éthiquement parlant, nous sommes, chacun de nous, rarement à *hauteur d'homme*, c'est-à-dire à hauteur d'homme et de femme libres. Mais faut-il pour autant jeter l'éponge et s'aligner, sans autre forme de procès, sur l'empirie (comme si le monde des hommes jouissait, on ne sait trop pourquoi ni comment, d'un *droit* inaliénable d'être ce qu'il est et de le rester) ?

Le choix (tel qu'il nous est présenté dans ce numéro de *Liberté*) est le suivant : soit *le droit d'être soi-même* (et donc de rester comme nous avons toujours été, puisque notre *nature* serait une chose sacrée), soit *le droit de penser par soi-même*. Ce sont là les deux versants des Lumières, protestantes ou anglo-saxonnes d'un côté, européennes continentales de l'autre — du moins, quand on regarde les choses en gros. Avec le libéralisme anglo-saxon, le droit d'être soi-même se prolonge et se confirme en celui de penser à soi-même, au sens de ne penser qu'à ses propres intérêts. Puis, pour que la multiplicité des intérêts individuels puisse bien *coaguler*, il suffit de s'en remettre à la main invisible — avec le doigté qu'on lui connaît !

16. À cet égard, il est tout à fait intéressant de prendre connaissance de la colère bleue que fait Kant contre celui ou celle qui croit pouvoir désamorcer une argumentation structurée en pointant cette portion de l'empirie qui ne s'étend guère plus loin que le bout de son nez. Voir *La critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1944 [1781], p. 269.

La deuxième option, qui est de penser *par* soi-même, participe d'une tout autre dynamique, dont l'inconvénient est d'*éloigner du troupeau*. Penser par soi-même exige de fonctionner à partir d'une loi *autre*, qui n'est plus la loi du coagulum, mais qui est celle de l'abîme...

La véritable Assemblée nationale

À la question s'il y a obligation de faire des enfants, la réponse tout à l'heure était : bien sûr que non. Mais, s'il n'y a pas d'obligation, il y a des conséquences au fait de ne pas faire d'enfants. De quel mal souffre le Québec — et une bonne partie de l'Occident libéral ? Osons formuler la nature de ce mal ainsi : *nous consommons plus de liberté que nous en produisons*. Lorsqu'une société dans son ensemble, une société comme le Québec, accuse un recul soutenu sur le plan de la natalité, je crois qu'il faut se poser de sérieuses questions. Le mérite de Lucien Bouchard avec son injonction intempestive de procréer est de vouloir que le cheminement vers la démocratie et vers la liberté soit *incarné*, qu'il soit *gravé dans la chair*. Que ce ne soit pas qu'une question de tête — idées de philosophes et de politologues —, mais qu'il en aille *du corps*. D'où ma tentative d'aligner les trois éléments de la *loi hors-la-loi* du père, de la littérature et du politique sur ce qu'on pourrait appeler l'abîme du corps.

Pour conclure, on peut se demander où peut bien se trouver l'Assemblée nationale — la *vraie*. S'agit-il de ce gros bâtiment au cœur de la ville de Québec et qu'on nomme « hôtel du Parlement », et où les partis politiques se rendent pour voir lequel d'entre eux triomphera dans l'art de déchirer sa chemise en public ? *Bof*, la réponse relève du oui et du non. Mais, si on se fie au pif de notre très joycéen et très hyperboréen Lucien Bouchard, l'Assemblée nationale, la *vraie*, dis-je bien — et dont l'autre, à Québec, ne serait que le pâle symbole —, se trouverait là, dans cette alcôve, où sont réunis deux êtres, un homme et une femme, en état de baise intense et procréative. Voilà les conditions gagnantes si nous, les Québécois de toutes origines et de toutes allégeances, voulons être républicains.